

SOUVENIRS

SUR LA PETITE VILLE DE

FLEURUS

**Sur la révolution de 1830 et les quatre grandes batailles qui ont
eu lieu sur ses plaines**

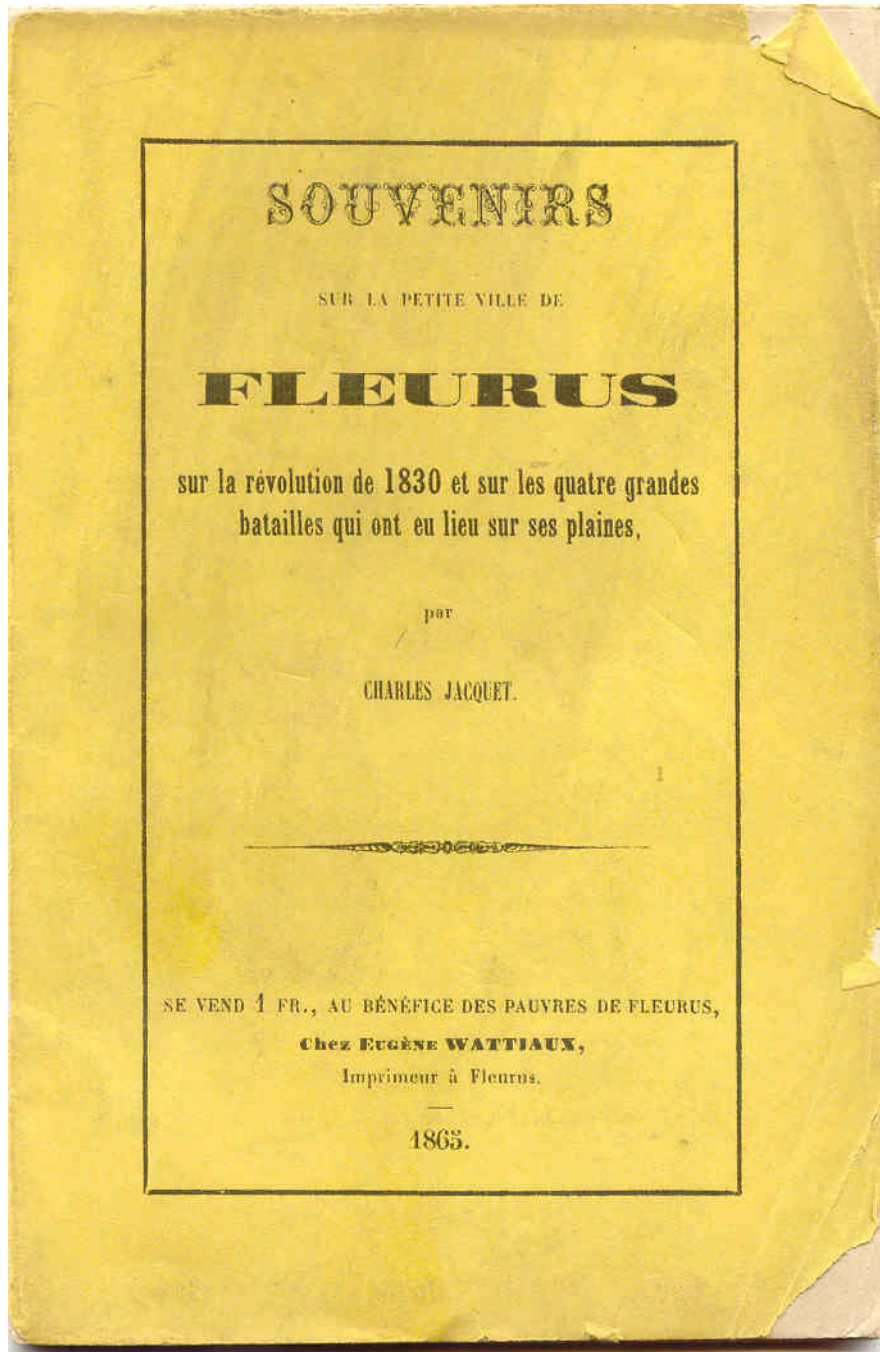
Par CHARLES JACQUET

Se vend 1 Fr. au bénéfice des Pauvres de Fleurus

Chez Eugène Wattiaux

Imprimeur à Fleurus

1865



Reproduction de la couverture du livre de Charles Jacquet.

Quelques mots sur Charles Jacquet

Il est né le 17 février 1811 à Fleurus dans une famille aisée et est probablement décédé à Bruxelles vers 1882.

Son père Charles François Alexandre Jacquet, baptisé le 11 janvier 1747 à Fleurus, y est décédé le 3 novembre 1823. Il avait épousé Pétronille Simon, (1782 - ?). Un de ses frères, François Joseph Simon, renseigna Napoléon sur la topographie du champs de bataille le 16 juin 1815. Après le décès de son premier mari Pétronille Simon épousa en secondes noces le 25 février 1824 Jean Joseph Preumont, propriétaire du moulin de Fleurus, en autres choses.

De ses parents, Charles François Joseph Jacquet a hérité notamment d'une belle maison sur la grand place de Fleurus (actuellement le site de l'ex « bonne source » qui est une reconstruction de 1900) ; mais qu'il vendra en 1852 pour le prix de dix mille cinq cent francs à Jean Joseph Dehasse, boucher et son épouse Pauline Bayot. La famille Jacquet exploita à Fleurus une salinerie sise rue Brascoup. Cette activité engendrait des revenus substantiels. Ceux-ci étaient complétés par la location de nombreuses terres à Fleurus.

Sa fille, Marie Alix Virginie, épousa Edouard Brunard, le futur exploitant des sulfates de baryte à Fleurus. (d'où le nom avenue Brunard Jacquet, inaugurée en 1936).

Ses souvenirs sur la révolution de 1830 à Fleurus constituent un remarquable témoignage. En cette année du 175^{ème} anniversaire de l'Indépendance, la mise à disposition sur Internet de son texte original se justifie pleinement.

Pierre PREVOT.

SOUVENIRS

Sur la

PETITE VILLE DE FLEURUS

Les feuilles qui vont suivre seront écrites au fur et à mesure que les souvenirs se présenteront à ma mémoire. Les faits en général se rapporteront à la ville de Fleurus où je suis né, ainsi qu'aux événements qui y ont eu lieu avant, pendant et après la révolution de 1830, et aux quatre grandes batailles qui ont été livrées sur les plaines de cette localité si célèbre dans l'histoire.

Je n'ai nulle prétention en écrivant ces quelques pages, sinon de faire connaître à la génération qui nous suivra quelques faits de notre époque. L'espère que les lecteurs, s'il y en a, y mettront toute leur indulgence et n'y verront qu'un but charitable.

Le roi Guillaume I^{er} gouvernait les Pays Bas depuis 1815. Ce royaume avait été fondé par le Congrès de Vienne avec les anciennes provinces belges et la Hollande. Les places fortes, telles que Bouillon, Liège, Namur, Philippeville, Charleroi, Tournai, Gand, placées sur la frontière française, avaient été restaurées par les alliés. Elles étaient considérées comme un rempart contre les invasions de la France ; au point de vue européen.

Les Belges et les Hollandais parlant des langues différentes, ayant des religions dominantes antipathiques, cette union ne pouvait durer longtemps.

Le Gouvernement de Guillaume froissait les Belges, en voulant les forcer à parler la langue hollandaise, et en donnant la plupart des places dans l'armée et dans les administrations aux Hollandais. Il avait aussi mécontenté le clergé, par des mesures que celui-ci considérait comme une atteinte à ses droits canoniques. C'était à peu de chose près la même situation que sous Joseph II.

En 1829, Guillaume voulut visiter les provinces wallonnes. L'arrondissement de Charleroi, un des plus riches et des plus industriels du pays, ne pouvait se dispenser de recevoir le Roi convenablement. Le comte Henri de Glimes, commissaire d'arrondissement, organisa une garde d'honneur composée de notables. Le comte de Glimes était fort aimé et jouissait de l'estime de tout le monde. La plupart des gardes répondirent à son appel, bien plus pour lui donner une marque de sympathie personnelle que par amour pour le souverain.

Cette garde alla recevoir le Roi à l'écluse de Landelies. Il arrivait en bateau sur la Sambre nouvellement canalisée. A son arrivée à Charleroi, il passa en revue, sur la place de la Ville base, la garde communale, qui était commandée par l'avocat Nalines, puis il alla dîner chez le bourgmestre Puissant, où il logea. Le lendemain, il partit à 4 heures du matin en poste pour Namur, Sur sa route, dans le bois de Fleurus mademoiselle Henriette Hamoir, en costume

d'amazone et montant un cheval fringant, lui remit un placet et l'accompagna au galop à la portière de sa voiture jusqu'à Fleurus, où il fut complimenté par le bourgmestre M. de Zualart, par la jeune comtesse de Glimes qui en pension chez les sœurs de Notre-Dame, et par le curé Herraux, ancien oratorien, aussi original qu'instruit. Herraux était une vieille connaissance du Roi. En 1815, il lui avait porté à Bruxelles le lit de camp de Napoléon trouvé sur les champs après la bataille de Waterloo.

Dans le discours qu'il adressa au Roi, il l'encouragea à ne pas continuer son voyage et à retourner directement à Bruxelles pour changer son ministère, lui prédisant une révolution, s'il maintenait son système gouvernemental. Le Roi l'écouta froidement et continua son voyage. Arrivé à Bruxelles, il ne changea rien, malgré l'opposition de la presse dirigée par les Lebeau, Rogier, Devaux, de Potter, Jottrand, Van Hulst, Vandeweyer, Coché-Mommens, etc, etc.

La restauration suivait en France sa marche rétrograde, l'opposition grandissait tous les jours. Les électeurs renvoyaient à la Chambre les 221 députés libéraux.

Charles X, conseillé par son ministre, le prince de Polignac, fit un coup d'état contre la presse ; c'était au mois de juillet 1830. Une révolution terrible éclata et renversa en trois jours la branche aînée des Bourbons, aux cris de vive la liberté ! Louis Philippe, duc d'Orléans, monta sur le trône et le drapeau tricolore remplaça le drapeau blanc.

La Révolution française fut comme le signal de la Révolution en Belgique. Après une représentation de la Muette de Portici, jouée à Bruxelles au théâtre de la Monnaie, les Bruxellois enthousiasmés par les chants de liberté qui animent cette pièce, se portèrent à l'hôtel du ministre Van Maannen, place du petit Sablon, le saccagèrent et y mirent le feu. Un incendie immense vint annoncer à la ville de Bruxelles et à la Belgique que l'heure fatale de la dynastie de Nassau avait sonné. Quelques jours après les révolutionnaires étaient maîtres de la ville, les troupes hollandaises étaient en retraite, et un gouvernement provisoire s'installait, composé du comte Félix de Mérode, du baron d'Hoorghvorts, d'Alexandre Gendebien, Rogier, Vandeweyer, de Potter, de Coppyn, Vanderlinden.

Aussitôt que ces événements furent connus à Fleurus, cette petite ville, qui avait une garde communale sous les ordres du chevalier de Paul De Barchifontaine, ayant pour lieutenants Emmanuel Gailly et pour sous-lieutenants Louis Hanolet et Martin Folie, organisa une garde bourgeoise sous les ordres de m^f Preumont père. Tous les hommes valides furent incorporés dans les compagnies, les chefs furent nommés par les gardes. Les deux gardes faisaient des patrouilles de commun accord. Rien n'était plus original que de voir ces patrouilles dont la moitié était en uniforme et l'autre en blouse

Presque toute la population de Fleurus était patriote. A l'arrivée des journaux, des rassemblements se formaient dans les estaminets ou dans les rues. Un lecteur complaisant montait sur une chaise et faisait la lecture à haute voix. On chantait en chœur des chansons patriotiques. M Gréant, le secrétaire de la ville, excellait dans ces concerts improvisés.

La Révolution ne demandait d'abord que la séparation administrative des deux parties du royaume sous la dynastie des Nassau. On était pour ainsi dire dans une demi-légalité. Les peureux n'en parlaient pas autrement. On espérait que tout s'arrangerait par une transaction, et on ne pensait guère aux suites qui allaient en résulter. On dormait sur un volcan.

Une réunion de notables de l'arrondissement de Charleroi eut lieu à Gilly, aux Quatre-Bras, sous la présidence de M. Camille Brixhe, qui fut plus tard commissaire d'arrondissement et représentant. Ces messieurs décidèrent qu'on porterait les anciennes couleurs brabançonnaises à la boutonnière. Ce qui fut fait le même jour dans toutes les communes de l'arrondissement. Le vieux Goffin de Fleurus avait déjà depuis plusieurs jours arboré un drapeau tricolore à sa fenêtre, aux acclamations de la foule.

Dans les campagnes, des patrouilles bourgeoises interceptaient les communications entre les commandants militaires des places fortes. Deux soldats hollandais, porteurs de dépêches du commandant de Charleroi à celui de Namur, furent arrêtés à Fleurus. On leur prit les dépêches et on les incarcéra. L'un d'eux, qui était tambour, conduisit plus tard les volontaires fleurusiens au feu et fut tué au Parc à Bruxelles. Un jour on vint prévenir les Fleurusiens que vingt-cinq dragons et un bataillon de sept cents hommes d'infanterie devaient passer à Fleurus pendant la nuit. On délibéra pour savoir si on ne les empêcherait pas de passer à coup de fusil. Quelques coups eussent suffi pour arrêter les troupes dans lesquelles il y avait beaucoup de Belges qui ne voulaient pas se battre contre leurs concitoyens. Mais on préféra les laisser entrer dans Charleroi, où ils devenaient inoffensifs. La cavalerie était commandée par le lieutenant Hy, qui fut plus tard colonel d'un régiment de cuirassiers belges.

Les jeunes gens de Fleurus s'amusaient quelquefois à faire des patrouilles pendant la nuit. Ils allaient de ferme en ferme, en gardiens vigilants de la propriété. Ils frappaient aux portes au nom de la commune, et souvent le matin retrouvait encore ces joyeux défenseurs de l'ordre à boire et à chanter des gaudrioles.

La garde de service mettait toutes les nuits des sentinelles sur le pont de Saint-Joseph et au moulin Naveau. Souvent le chef oubliait de faire relever ces sentinelles, qu'un profond sommeil empêchait de retourner au logis. Beaucoup de braves citoyens profitaient aussi de patriotiques circonstances pour déloger et aller donner des coups de canif dans leur contrat. Que de jeunes filles vertueuses se sont dévouées pour la patrie, en allant tenir compagnie, pendant leur faction, aux braves soldats de l'ordre, de la morale et de la propriété, pour que cette faction leur parut moins longue et moins ennuyeuse ! Combien de fois aussi ces intrépides patrouilleurs mirent-ils le désordre au lieu de l'ordre, en changeant les enseignes des boutiques et des cabarets, en frappant aux portes, en arrachant les cordons de sonnettes, ou en faisant la chasse aux chiens et aux chats à coups de bayonnette (sic) ! que de chats provenant de ces chasses nocturnes ont été mangés en civets dans des pique-niques pleins d'enthousiasme civique !

Qui ne se souvient à Fleurus d'avoir vu dans ces petites armées improvisées maître Gilot, le fidèle partisan du remède de Leroi (remède qui l'avait rendu très maigre), à côté de son voisin Auguste Thibeau, dont le ventre ne pouvait jamais se mettre en ligne et dont la ceinture remontait au-dessus de la poitrine ?

La garde bourgeoise au grand complet, avec ses quatre compagnies de cent hommes chacune, musique en tête et drapeau déployé, fit un jour une sortie et alla se mettre en bataille vis-à-vis du moulin Naveau, moulin célèbre sur lequel Napoléon Ier monta le jour de la bataille de Ligny. On prétend qu'au moment où la garde fleurusienne eut pris position, l'ombre du grand homme apparut sur le moulin et qu'elle la passa en revue. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au retour les gardes se sentaient un courage héroïque, capables d'affronter les plus grands dangers. Les vieux soldats de l'Empire prétendaient que leur idole n'était pas morte et qu'un jour on la verrait réapparaître plus puissante que jamais. On rentra en ville, la tête échauffée,

et le soir on fit une forte consommation de liquide, en commémoration de la prise d'armes du matin.

Pendant que les gardes bourgeoises paradaient et qu'on espérait que les choses s'arrangeraient sans effusion de sang, le bruit se répandit tout à coup qu'on se battait à Bruxelles, que les Hollandais venaient d'entrer de vive force dans le Parc et qu'ils occupaient une partie du haut de la ville. M Adrien Rosart, en costume de volontaire, arriva, venant demander du secours au nom des Bruxellois : « le temps presse, disait-il, et si des secours n'arrivent pas, la révolution sera anéantie et Bruxelles saccagée. ». Une profonde indignation éclata, quand on apprit ces événements. On entendit bientôt crier aux armes dans toutes les rues. De nombreux volontaires s'offrirent spontanément pour aller au secours des Bruxellois.

Depuis quelques années, vivait à Fleurus le capitaine Charles Boucher ; il avait fait toutes les guerres de l'Empire, et avait été décoré sur le champ de bataille par Napoléon. Il était de Namur. Après avoir subi beaucoup d'injustices de la part du gouvernement hollandais, il était venu à Fleurus avec sa femme et ses deux enfants mangés sa modeste pension. Il passait son temps à tendre aux oiseaux, et était fort aimé des habitants. Le père de Boucher avait servi dans l'armée française, avec ses sept fils, tous officiers.

Boucher ne put entendre crier aux armes sans se souvenir des humiliations que lui avait fait subir le gouvernement hollandais. Il saisit son épée et se rendit au café Delgouffre, plein en ce moment d'une foule tumultueuse. En entrant, il déposa son épée sur le billard, et déclara qu'il partait à l'instant pour Bruxelles, que si des volontaires voulaient se suivre, il était prêt à se mettre à leur tête ; mais que, ne voulant pas attendre qu'ils eussent faits leurs apprêts de départ, ils les retrouveraient à Bruxelles. Après être convenu du rendez-vous avec ceux qui se disposaient à le suivre, il partit sur-le-champ.

Le lendemain, de grand matin, une compagnie de volontaires, armés de fusils de la garde communale, partait pour Bruxelles. On comptait dans ses rangs :

1. Rudimant, lieutenant
2. Delbascour, idem
3. Nicolas Gailly
4. L. Dupuis
5. Joseph Fichet
6. Jean Joseph Reumon
7. N Montois
8. Henri Grégoire
9. Eug Dehennault
10. Jean Joseph Gonne
11. Ladrie Alesandre, dit Fernèche
12. P J Jonet
13. Jean Baptiste Brennet vieux
14. P J Gruvé
15. N Wauthion
16. Ed Meurant
17. Honoré Prémat
18. N Lan
19. Jean Joseph Sauvelon, porte-drapeau
20. L Castelle
21. J J Goreaux, dit Bérotte
22. L Prévot- Verra
23. Ch. Prévost

24. Adolphe Delgouffre
25. Louis Villers
26. Désiré Charles
27. Renaud Antoine
28. Senterre Louis
29. Charles Henriet
30. Nicolas cosse, dit Boilaux
31. Philippe Montois
32. François Wéry
33. deux hollandais
34. faits prisonniers à Fleurus
35. Martougin Hubert
36. Piton Anselme
37. Lavand'homme Emmanuel
38. J-B Brennet
39. J-B Copette
40. J-B Hittélet
41. F Justin
42. Léopold Gilbert
43. Anselme Gonne
44. Villers fils
45. Antoine Barbiaux
46. J-B Javaux
47. J-B Roussier
48. L. Prévot dit Régent
49. Fichet Victor
50. François Guiannotte
51. Aug. Gailly
52. Victor Close
53. Philippe Genevrois
54. Nicolas Paradis
55. Aimé Misonne
56. Defaux Joseph
57. Bouchat
58. Ch. Patris
59. Anselme Dumont
60. Pierre Lefevre, sit Quételot
61. Pierre Dehasse

Boucher vint à leur rencontre à la porte de Hal, à Bruxelles. Il les conduisit au feu pendant les journées des 25 et 26 septembre.

Les volontaires fleurusiens firent beaucoup de mal à l'ennemi. Placés dans les maisons qui entourent le Parc, du côté de l'escalier des Juifs, où se trouve aujourd'hui la statue du général Bélliard, garantis par des matelas, ils tiraient par les fenêtres sur les Hollandais. Quelques-uns avaient pris leur poste à la grille du Parc, vis-à-vis de la montagne de ce nom. Vers la fin de la journée du 26, plusieurs entrèrent intrépidement dans le jardin public pour en débusquer l'ennemi.

Il se fit pendant ces journées bien des traits de courage qui restèrent inconnus ; disons-le avec fierté, les volontaires fleurusiens firent tous leur devoir, et pas un ne donna des signes de faiblesses en face de l'ennemi.

Dans la nuit du 26 au 27 septembre, les Hollandais abandonnèrent Bruxelles, en laissant les révolutionnaires maître du champ de bataille.

Les Fleurusiens furent chargés de la garde du palais du Roi. Ils en prirent possession au nom de la nation. Ils couchaient dans des salons dorés, foulant les plus riches tapis. On leur servait les vins les plus vieux et les plus fins. Ces grandeurs passèrent bientôt, comme passent toutes les choses de ce monde. Ils durent quitter les lambris dorés pour rentrer dans leur vie simple et modeste.

Les familles de Fleurus qui ne comptaient pas de volontaires dans leur sein voulurent aussi acquitter leur dette à la patrie. Des souscriptions furent faites, et le produit fut envoyé à Bruxelles aux volontaires qui n'avaient pas de fortune. Il se passa même un fait qui prouve combien toutes les classes de la société prenaient part au mouvement national. Sur le bruit qui se répandit, que la disette se faisait sentir dans la capitale, il fut décidé d'y envoyer des dons en nature. Pendant deux jours, riches et pauvres se firent un devoir d'apporter leurs offrandes civiques. Les plus pauvres portaient un panier de pommes de terre. Quatre commissaires, armés jusqu'aux dents et ceints d'écharpes tricolores, partirent pour Bruxelles, escortant un gros chariot de pommes de terres, surchargé de douze sacs de froment et suivi de deux vaches grasses.

Le jour où les volontaires revinrent à Fleurus avec leur drapeau déployé fut un jour de fête pour tous les habitants. On reçut les vainqueurs avec tous les honneurs dus aux services qu'ils avaient rendus et aux dangers qu'ils avaient courus. Leur entrée fut solennelle. La musique alla à leur rencontre, et ils furent conduits à l'Hôtel-de-Ville, où les autorités leur offrirent le vin d'honneur. Les habitants des villages voisins étaient accourus en foule pour assister au retour de ces courageux citoyens qui avaient rendu la patrie libre et indépendante.

Une nouvelle ère s'ouvrait pour la Belgique. La carrière des emplois publics était ouverte à ses enfants. Le régime inique inauguré par le gouvernement déchu disparaissait. Beaucoup de jeunes gens de Fleurus et des environs prirent du service dans l'armée ou furent nommés à des emplois.

Boucher rentra dans l'armée comme colonel ;

Désiré Charles fut nommé sous-lieutenant d'infanterie.

Victor Pasquier devint plus tard pharmacien principal de l'armée, vice-président de l'Académie de médecine, avec la croix de Léopold et la médaille de vingt-cinq ans de service. Charles Gilisquet suivit la même carrière ; il est pharmacien de première classe, et porteur des mêmes signes distinctifs.

Eugène Oudenne arriva au grade de capitaine du génie. Anselme Gonne fut nommé médecin de bataillon dans l'armée.

Aontoine Copette est mort vétérinaire de première classe de l'armée, chevalier de l'Ordre Léopold, et décoré de la médaille citée plus haut.

Léopold Misonne remplaça son père comme notaire à Fleurus remplacé lui-même par son fils. François Folie, si longtemps victime des injustices du gouvernement déchu, rentra dans l'artillerie et est mort capitaine, décoré de l'ordre de Léopold.

Le collège de Fleurus avait été créé en 1819 par M. Denis, avec ses fonds et l'argent dû aux habitants pour logement militaires prussiens. M. Denis y dépensa une partie de sa fortune et mourut pauvre en 1855 à Bruxelles. Celui qui écrit ces lignes fut le seul de ses élèves qui l'accompagna au champ du repos. Que les autres portent au moins un souvenir de reconnaissance sur sa tombe.

Après M. Denis, M. Duvivier dirigea cet établissement avec beaucoup de succès. Il y eut jusqu'à soixante-quinze pensionnaires.

Plus tard, le collège fit place à une école moyenne subsidiée par le gouvernement. Elle disparut en 1857 pour être remplacée par des petits frères, qui ont disparu à leur tour.

L'honorable bourgmestre, M. Lefèvre, reconstitua en ce moment l'école moyenne, qui espérons-le, aura une plus longue durée.

Le collège de Fleurus était très suivi. Beaucoup de bons sujets en sont sortis.

Antoine Gailly, qui avait été envoyé à Rome par le gouvernement hollandais, pour que Sa Sainteté pût apprécier le mérite des élèves du collège philosophique, obtint à son retour une des meilleures cures du Hainaut.

François Vassart, de Ligny, est mort fort jeune dans les ordres. Delfosse, de Fleurus, y entra plusieurs années après.

Les universités délivraient plus tard des diplômes de docteur en médecine à Mohimond de Namur, Renard de Moustier, Robert de Gembloux, Guilmin de Saint Amand, Hendries de Gilly, Augustin Bayot, le démocrate intelligent, l'ami de Louis Labarre, le courageux écrivain qui compte à Fleurus tant d'admirateurs de son talent, qui se réunissent chez François Biston, quartier général du libéralisme fleurusien. Aimé Misonne, Abel Balisau qui obtint la grande distinction devant les jurys universitaires de Liège, les frères Gonne, Hodru, tous de Fleurus.

D'autres obtinrent des diplômes de pharmacien, comme les Pasquier, les Lavandhomme, Misonne et Bayot. François Gailly fut médecin-vétérinaire ; Alphonse Misonne entra dans les ponts et chaussées ; les Gilbert dans les mines ; Adolphe Ladries et Emile Baliseau dans le barreau ; les Lebornes dans les banques ; Charles Oudart et Eugène Wattiaux dans l'imprimerie ; Guianotte est un ingénieur distingué.

Alexandre Bivort, l'éminent pomologue qui dirige avec tant de persévérance l'œuvre de l'illustre Van Mons, et qui a été décoré pour ses travaux, est également élève du collège de Fleurus.

Beaucoup de propriétaires de Fleurus et des environs, comme les Demoriamé, les Quirini, les Delcorde, les Everarts, les Minet, les Detry, les Stassart, ont fréquenté les cours de ce collège.

D'autres enfants de Fleurus qui ont fait leurs études au dehors n'ont pas moins soutenu l'honneur de leur ville natale. Des trois frères Hanolet l'un est docteur en médecine et passe à juste titre pour un de nos meilleurs praticiens ; les deux autres sont juges, l'un à Mons et l'autre à Chimay. Victor Bodart revint aussi avec son titre de docteur en médecine et fut plus tard bourgmestre de Fleurus, au décès du titulaire Marcelin Demoriamé. Nicolas Paradis s'adonna à la chirurgie. Le comte Octave d'Alcantara fut quelques temps juge de paix à Jodoigne.

La République et l'Empire français, qui avaient gouverné la Belgique de 1794 à 1814, s'étaient fort peu occupés de l'instruction. Les grandes guerres qui avaient eu lieu pendant cette période avaient dominé tous les événements. Cependant des enfants de Fleurus avaient encore pu s'instruire et se distinguer. L'avocat Van Hulst, le collaborateur des Rogier, des Lebeau, des Devaux, dans leur opposition au roi Guillaume, est de Fleurus. Ce savant littérateur est maintenant professeur à l'Université de Liège, où il passe une vieillesse tranquille au milieu de ses livres et de ses élèves.

Le comte Emmanuel d'Alcantara, qui, étant officier dans l'armée hollandaise à Waterloo, fut un des sauveurs du prince d'Orange, et devint plus tard colonel de la garde civique de Gand, est né à Fleurus, ainsi que Jean Joseph Preumont, qui fut colonel de la garde civique du canton

de Gosselies, et Emmanuel Gailly, qui est un des plus intelligents receveurs de contributions de l'arrondissement.

Avant la Révolution de 1789, il y avait à Fleurus un couvent des récollets où on donnait les cours humanitaires. Beaucoup de jeunes gens sortis de cette école, ont laissé des souvenirs honorables. Les anciens se souviennent encore de l'entrée triomphale à Fleurus de Gabriel Simon, qui, après avoir passé ses examens à l'Université de Louvain, fut nommé abbé de Boneffe et grand-maître de l'ordre de Cîteaux en Belgique, à l'âge de trente-trois ans. Etant jeunes, nous avons tous vu à la petite fenêtre de son Hermitage M. Lambré, au milieu de ses vieux bouquins. Nous avons encore entre les mains les cours universitaires de François Joseph Jacquet, écrits au collège du Porc à Louvain, en 1735, 1736 et 1737.

Qui ne se rappelle M. l'avocat Folie, le maire de Fleurus, l'homme poli et aimable, ayant toutes les manières d'un grand seigneur ? Nemrod adroit, il était un des meilleurs tireurs, de son temps.

N'oublions pas le bon bourgmestre Gailly, le protecteur du jeu de balle. Jamais il ne manquait d'accompagner les joueurs de Fleurus quand ils allaient lutter au dehors. Il était toujours aux côtés du fameux Goffin, le meilleur joueur connu.

Les deux Simon, Alexandre et François ; l'un, brillant sujet, est mort trop jeune pour la science ; l'autre, qui accompagna Napoléon Ier sur le champ de bataille de Ligny, et fut décoré de la croix de la Légion d'Honneur, quarante ans plus tard, par Napoléon III.

Les vieux médeins Hanolet, Gonne, Hamoir et Bodart, que les pauvres n'invoquaient jamais en vain.

Les notaires Carpent, Misonne et le vieux Bayot, qui parlaient latin avec le bourgmestre Gailly comme des Cicéron.

Le vénérable chanoine Ladrie et l'abbé Delvaux, qu'un religieux scrupule empêchait de dire la messe.

Le chevalier de Paul de Barchifontaine, qui, à quatorze ans, montait la garde en Italie dans les armées autrichiennes, et en revint à Fleurus qu'après toutes les guerres de l'Empire, couvert de gloire et de sept blessures, après avoir été laissé pour mort sur le champ de bataille et relevé par son domestique Antoine.

Que ne puis-je dans ces lignes inscrire les noms de tous les Fleurusiens qui se sont distingué à toutes les époques 8 mais les noms de ceux que je viens de citer ne suffisent-ils pas pour glorifier une petite ville de 4.000 âmes ?

La ville de Bruxelles était au pouvoir des révolutionnaires, mais les places fortes étaient encore occupées par les Hollandais. La ville de Charleroi était un point stratégique qu'il était important de leur enlever ; entourés de tous côtés par des populations qu'exaltaient les événements qui venaient de s'accomplir à Bruxelles, les Hollandais en imposaient encore par leur nombre et par leur discipline. Ils étaient craints dans les campagnes, où on les faisait passer pour des hommes cruels capables de tous les crimes.

Un jour, vers neuf heures du matin, des cris affreux se firent entendre du côté de la rue du Ry. On vit bientôt accourir sur la grand Place des femmes et des enfants criant que les Hollandais arrivaient. En un instant, toute la ville fut sur pied. Les hommes prirent les armes et se dirigèrent du côté par où l'ennemi devait venir ; des cavaliers furent envoyés à la découverte dans toutes les directions. Une défense formidable fut organisée ; des barricades furent élevées dans la rue du Ry. Les femmes, dans leur frayeur et craignant de tomber dans les mains de l'ennemi, excitaient leurs maris au combat.

Les cavaliers revinrent bientôt annoncer que c'était une fausse alerte. Tandis que toute la population émue était encore sur la rue, Boucher arrivait de Charleroi en cabriolet. Il fut reçu en triomphe et on lui fit une brillante ovation. Boucher, après avoir rendu d'immenses services à la cause révolutionnaire, était revenu dans l'arrondissement de Charleroi, pour obliger la garnison de Charleroi à rendre la ville. C'était lui qui avait fait répandre le bruit d'une sortie des Hollandais, afin d'émouvoir les populations. En effet, on vit bientôt déboucher par la rue Delvaux de nombreux volontaires armés venant de Brye, St-Amand, Marbais, Wagnelée, Ligny, ayant les notables en tête. M. Everaerts, bourgmestre de Ligny, était à cheval et dirigeait cette petite armée ; ils croyaient Fleurus saccagé et venaient à son secours.

Quand tous ces hommes armés se furent reposés quelques instants, il fut décidé qu'on irait faire une démonstration devant Charleroi. Quatre à cinq mille hommes se mirent en rangs ; on alla jusqu'au faubourg de Charleroi faire retentir les cris de : Vive la liberté ! Quelques jours après, la garnison de Charleroi effrayée rendait la ville et passait à Fleurus, se dirigeant vers la Hollande, sous la protection des gardes bourgeoises.

Une manifestation pareille eut lieu pour la ville de Namur.

La Révolution suivait son cours : les Hollandais avaient entièrement évacué le pays. Toutes les administrations étaient reconstituées, un Congrès national allait se réunir. Mais les événements qui venaient de se passer n'avaient pu avoir lieu sans froisser beaucoup d'industries. Dans l'arrondissement de Charleroi, les fers, les charbons, les verres, étaient en stagnation ; le travail manquait, l'hiver se présentait aux ouvriers avec toutes les perspectives de la misère. La récolte avait manqué ; le froment se vendait dix à douze francs les vingt-cinq kilos ; les fermiers, devenus craintifs, n'osaient plus aller au marché de Charleroi avec leurs grains. Des scènes tumultueuses avaient lieu tous les jours de marché entre les vendeurs et les acheteurs ; l'autorité faisait écrire en vain aux bourgmestres pour les engager à y envoyer leurs administrés. Cette situation pénible ne pouvait durer longtemps sans engendrer des excès. On vit bientôt des bandes de quatre à cinq cent ouvriers, armés jusqu'aux dents, la figure noircie, parcourir les campagnes. Ils allaient de ferme en ferme, suivis de femmes et d'enfants portant des sacs, à qui ils faisaient livrer le grain à bon marché. On comprend que dans des conditions pareilles toutes les livrances n'étaient pas renseignées.

Un soir, vers quatre heures, quatre cents environ de ces ouvriers vinrent, après avoir fait leur tournée habituelle, sur la place de Fleurus, demandant à loger militairement. Les notables étaient réunis pour une élection. Ils convinrent aussitôt de ne pas leur donner à loger, et de leur résister, s'il le fallait. Chacun retourna chez soi pour s'armer, tandis que MM. Preumont, Gailly et Gréant se rendaient sur la place pour annoncer aux ouvriers la décision qui venait d'être prise. Déjà les fenêtres des maisons de la Grand' Place laissaient voir les bourgeois prêts à faire feu. Le chef de la bande, voyant sa troupe compromise, donna l'ordre du départ. Ils allèrent coucher à la Bonne Femme. Ils se dispersèrent bientôt quand ils apprirent que le gouvernement provisoire allait envoyer des troupes pour s'opposer à leurs excès.

Le 4 juin 1831, la Belgique, proclamée libre et indépendante, se donna un roi. Le prince Léopold de Saxe-Cobourg, veuf de la princesse Charlotte d'Angleterre, fut élu par le Congrès national. Surlet de Chokier, qui était régent, lui remit ses pouvoirs.

Depuis cette époque, il gouverne la Belgique avec sagesse et prudence et la rend heureuse et prospère.

Le roi Léopold était à peine sur le trône que les Hollandais voulurent venger leur défaite de 1830 ; ils entrèrent en Belgique. L'armée belge, mal organisée et commandée par des

généraux incapables, ne put défendre la frontière. Le premier ban de la garde civique fut appelé par le gouvernement sous les armes ; la compagnie de Fleurus parti sous les ordres d'Hubert Bayot, son capitaine.

Dans cette campagne, le capitaine d'artillerie Gantois qui a épousé une des demoiselles de Zualart de Fleurus, et qui devint plus tard général-major, gouverneur d'Anvers, officier de l'Ordre de Léopold, etc, etc, y prit une part active. Après avoir coopéré avec la 5^{ème} batterie montée, à la prise des villages de Herkenrode et Kempt, il arrêta l'avant-garde du prince d'Orange devant Cortessem, avec les cuirassiers commandés par le colonel Delobel. Le roi Louis-Philippe vint au secours de la Belgique. Une armée de 60.000 hommes, commandée par le maréchal Gérard, se trouva bientôt en face des Hollandais. Ceux-ci n'acceptèrent pas la lutte et se retirèrent.

En 1832, l'armée française sous les ordres du maréchal Gérard, revint en Belgique pour faire le siège de la citadelle d'Anvers. Ce siège mémorable fut commencé le 30 novembre, après vingt-quatre jours de tranchée ouverte. On y fit usage, pour la première fois, du mortier monstre. Le général Chassé y commandait les Hollandais.

En souvenir de la révolution de 1830, l'ordre de la Croix de fer fut créé pour récompenser les citoyens qui y avaient coopéré. Boucher, Jean Joseph Gonne, Victor Fichet, Renaud Antoine, Senterre et Vigin de Fleurus, l'obtinrent. Les Fleurusiens furent mal partagés dans la distribution de ces croix. Il arriva ce qui arrive souvent ; les coureurs d'antichambre furent décorés avant ceux qui avaient risqués leur vie pour leur pays. Le gouvernement fit don à toutes les communes qui avaient envoyé des volontaires à Bruxelles d'un magnifique drapeau tricolore. La ville de Fleurus en reçut un. C'est un souvenir glorieux qui rappellera longtemps la part qu'elle a pris à la Révolution.

Pendant et bien longtemps après les événements de 1830, les administrations locales avaient fait mettre sur les clochers des églises des drapeaux tricolores, emblèmes de l'indépendance de la Belgique.

Le clocher de l'église de Fleurus, était avant 1789, un des plus beaux du pays. Sa flèche élancée dominait les grandes plaines qui entourent cette ville. Le clocher était entretenu aux frais des chanoines de Fosses. La flèche disparut avec les chanoines dans la tourmente révolutionnaire. Depuis lors le clocher, veuf de sa flèche, avait l'air d'un pigeonnier. En 1856, de grandes réparations y ont été faites ; on lui a donné une autre forme qui ne vaut guère mieux.

L'église de Fleurus est très ancienne. L'architecture en est mauvaise, et ne représente le style d'aucune époque. Elle possède quatre belles cloches et un carillon, qui joue seulement les jours de grande fête. La grosse cloche doit sonner la veille des foires, de la Toussaint et de la mi-carême, dès qu'il fait nuit. Une fondation assure les frais de cette sonnerie. On raconte, au sujet de cette fondation, qu'un marchand se rendant à Fleurus, la veille d'une foire, fut perdu le soir dans la plaine du côté des fermes de Chassart. Il faisait nuit. Il tombait de la neige, et le voyageur était exposé à mourir de froid, quand il entendit la cloche de Fleurus qui sonnait. Il se dirigea vers le son et fut sauvé. Il revint à Fleurus quelque temps après et fonda l'obligation de sonner la veille des foires, en souvenir du danger dont il avait été préservé.

Il n'y avait jadis que quatre foires à Fleurus par an. Le bourgmestre Gailly les régularisa et en augmenta le nombre qui fut porté d'abord à 12, puis à 24. Les premier et troisième lundis de chaque mois ; ces foires sont très fréquentées. On y trouve jusqu'à quatre à cinq cent bêtes bovines. Le commerce de Fleurus en réalise de grands avantages. Il y a aussi chaque semaine deux marchés, le lundi et le vendredi. Ces marchés sont devenus très importants, depuis la mise en circulation du chemin de fer le Grand Central.

Le commerce de Fleurus est tout de détail ; il existe peu de fabriques. Il y a une trentaine d'années, il y avait beaucoup de métiers à tisser la laine. Cette industrie a presque disparu. Les ouvriers vont maintenant travailler aux charbonnages voisins et aux mines de fer trouvées depuis peu sous le territoire de Fleurus.

Cette petite ville, au milieu d'un pays riche et populeux, traversée par les routes de Namur à Charleroi et de Gosselies à Tamines, ayant une des plus belles stations des chemins de fer, le Grand Central et la voirie de Tamines à Landen, peut devenir en peu de temps une ville commerciale et industrielle considérable. L'industrie y fixerait bientôt ses ateliers, si l'eau n'y manquait. Depuis longtemps, il existe un projet, ayant pour but de faire venir l'eau des fontaines qui se trouvent dans le bois de Fleurus. Il est à espérer que l'administration locale s'en occupera et pourra y donner suite.

Vers 1832, on vit à Fleurus un fait assez curieux. Il y avait dans la brigade de gendarmerie qui y réside un vieux gendarme, nommé Sambrée, qui avait fait toutes les guerres de la République et de l'Empire. Il habitait la ville depuis longtemps. Il avait quatre fils, aussi grands et aussi forts que lui. Un dimanche, au commencement de la grande messe, on vit le vieux soldat, en grande tenue, entrer dans l'église, accompagné de ses quatre fils, l'aîné en uniforme de gendarme comme son père, le second portant l'uniforme de cuirassiers, le troisième celui de chasseur et le quatrième d'artilleur. Tous les assistants furent émus à cette apparition. On monta sur les chaises pour mieux les voir. Ils allèrent se placer dans la grande nef en face de la chaire de vérité. La figure du vieux Sambrée était rayonnante de bonheur.

En 1849, le choléra, fit beaucoup de victimes à Fleurus. Cette épidémie, venue depuis quelques années des Indes, d'où elle est originaire, fit le tour de l'Europe, en laissant sur ses pas les traces lugubres de la mort. Les demoiselles de Fleurus organisèrent une tombola en faveur des veuves et orphelins des victimes. Neuf de ces demoiselles sous la présidence de mademoiselle Hyppolyte de Zualart, composaient la commission directrice. Cette bonne œuvre devait devenir un sujet de discorde et faire beaucoup de bruit. Le bourgmestre, Marcellin Demoriamé, au nom de la loi plus ou moins bien interprétée ; voulut en diriger les opérations. Les demoiselles refusèrent de remettre ou de partager leurs pouvoirs, se fondant sur la possession. De là, bruits, chansons, huissiers, avocats, etc, etc. Cette grosse question finit par aller se dénouer devant le tribunal de Charleroi, où le beau sexe eut raison. Ce qui prouve que les juges ne sont pas des hommes sans cœur, et qu'il est toujours dangereux de plaider contre la beauté.

La tombola rapporta beaucoup d'argent, qui servit à soulager la misère.

Treize à quatorze plus tard, le docteur Auguste Gonne fut décoré de la croix de Léopold pour soins donnés aux cholériques.

La chaussée de Charleroi à Namur, qui traverse Fleurus, a été construite vers le milieu du dix-huitième siècle par les Etats de Namur, sous la direction d'Antoine Simon, de Fleurus, frère de l'abbé de Boneffe.

La route provinciale de Gosselies à Fleurus date de 1843 à 1845.
Le chemin de fer le Grand Central a été mis en exploitation en 1856.
Celui de Tamines à Landen est en construction.

L'hôtel-de-ville a été bâti vers 1833, ainsi que la chapelle qui se trouve dans l'établissement des sœurs de Notre-Dame.

L'ancien cimetière fait aujourd'hui partie de la cour du collège.
Le couvent des récollets faisait face au collège ; ses jardins s'étendaient jusqu'aux tanneries, vers la rue Delvaux.
L'église des récollets faisait face à la rue venant du petit marché.

Il y avait jadis à Fleurus un hôpital pour soigner les lépreux. Il était situé aux tanneries, dans les jardins de M. Lambré.

On trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles, dans un ouvrage ayant pour titre : La guerre des Flandres sous Louis XIV, un plan de Fleurus et des environs, qui offre des renseignements assez curieux. A cette époque (1694), la ferme de Fleurjour s'appelait la ferme de Plumcocq, ainsi que la plaine qui se trouve entre cette ferme et Fleurus. Toutes les terres situées entre Fleurjour et Saint-Amand, le long du ruisseau, étaient des marais. La ferme de Martinroux était située aux ébans, tandis qu'à la place où est aujourd'hui Martinroux était la ferme des Croix, ainsi nommée à cause des fontaines qui se trouvent dans les prairies et dont on va bénir tous les ans en procession bénir les eaux.

La ferme de Fontenelle s'appelait Fontenoy ; l'arbre du Gros Buisson s'appelait l'arbre de Montplaisir ; Mellet s'appelait Melingre, et Wangenies Wagnies. On trouve déjà sur ces plans les fermes de Keumiée, Fayt et Chassart.

Les plaines de Fleurus furent le théâtre des quatre grandes batailles. La France a été victorieuse dans les trois où ses armées se battaient. C'est sur ces plaines de Fleurus qu'elle vient vider souvent ses querelles. Les plaines de Fleurus pourraient contenir plusieurs millions d'hommes. Nous donnons ci-après une courte relation des grands faits d'armes qui y ont eu lieu.

BATAILLE DE FLEURUS

Du 29 août 1622

Nous avons vainement cherché dans les bibliothèques et les archives de Belgique les documents sur cette bataille. Après le départ des Espagnols des provinces Unies, la plupart des documents de cette époque furent envoyés à la Bibliothèque nationale de Madrid et aux archives de la même ville. Nous devons à l'obligeance de M. Gachard, archiviste du royaume, la relation qui sa suivre, et qui lui a été envoyée de Madrid :

Extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid, D 55.

F°13-15. Relation de la Victoire remportée par don Gonzalo Do Cordova, le 29 août, en Flandre, sur les hérétiques.

F°168-168

La même relation *imprimée*

Cette affaire eut lieu le 29 août 1622, en l'endroit, dit le Camp de César, près de Fleurus à environ dix lieues de Bruxelles. L'ennemi était commandé par le comte bâtard de Mansfeld et l'évêque luthérien de Holcstad (?); il était descendu du Palatinat; ces deux chefs avaient sous leurs ordres 7.000 chevaux, 8.000 hommes d'infanterie et 3 pièces d'artillerie. Don Gonzalo n'avait que 2.200 chevaux, mais une fort bonne infanterie (pero muy luzida infanteria), et 5 pièces d'artillerie.

L'affaire dura de cinq heures du matin à dix. L'évêque luthérien, à la tête de sa cavalerie, fit d'abord en désordre celle des Espagnols; mais leur infanterie et leur artillerie regagnèrent l'avantage. La cavalerie ennemie fut repoussée. L'évêque fut dangereusement blessé au bras; à dix heures, les Espagnols étaient maîtres du champ de bataille. L'ennemi fut obligé de se loger à trois lieues de là. Don Gonzalo l'y poursuivit, et le mit de nouveau en déroute. Mansfeld et l'évêque se sauvèrent avec 3.500 chevaux, qui étaient tout ce qui leur restait; ils prirent le chemin du pays de Liège, d'où ils allèrent se mettre en sûreté sous le canon de Bréda, non sans avoir eu encore près de 500 hommes taillés en pièces, dans une embuscade que leur tendirent le comte Jean de Nassau et le baron de Grobbendoncq, gouverneur de Bois-le-Duc. La perte de l'ennemi est évaluée à 11.000 hommes, infanterie et cavalerie; son artillerie, ses bagages, sa caisse, sont de plus tombés au pouvoir de don Gonzalo, ainsi que beaucoup d'étendards et de drapeaux, et entre autres le guidon et étendard de l'évêque luthérien, qui est de brocart cramoisi, avec une devise portant: pour la liberté: cet étendard a été placé à Bruxelles en la chapelle du Saint Sacrement des Miracles. Du côté des Espagnols la perte de 700 à 800 morts et 200 chevaux: parmi les morts, on compte le mestre de camp don Francisco de Ibarra. Il y a eu beaucoup de blessés, entre autres, le comte de Leneghem, frère du duc d'Aerchot, le comte d'Anappes. L'Infante a ordonné que tous les blessés seraient recueillis et soignés, sans distinction d'amis et ennemis, pour si ces derniers se pourront convertir à la foi catholique.

Le 4 septembre, don Gonzalo avec son armée arriva à Malines. L'Infante y était; elle passa la revue des troupes: elle leur donna publiquement des louanges pour leur belle conduite; elle fit des présents aux principaux chefs.

Le 6 septembre, don Gonzalo passa du côté d'Anvers, pour aller rejoindre le marquis de Spinola devant Berg-op-Zoom.

BATAILLE DE FLEURUS

DU 1^{er} JUILLET 1690

Les Français étaient commandés par le maréchal de Luxembourg et les alliés par le prince de Valdeck.

Louis XIV était à l'apogée de sa gloire. Il avait 450.000 hommes sous les armes. En 1689, il avait déclaré la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne. Au mois de juin de la même année, le maréchal d'Humières, qui commandait l'armée française dans les Flandres, avait été battu, à Walcourt, par le prince de Waldeck. Il fut remplacé par le maréchal de Luxembourg, qui voulant venger la défaite essuyée par son prédécesseur, marcha vers l'armée des alliés, campée dans les environs de Fleurus. Après avoir passé la Sambre à Jemeppe, l'armée française vint camper sur la campagne située entre Velaine et Boignée. Le quartier général était au château de Velaine. Cette armée comptait 37 bataillons d'infanterie et 80 escadrons de cavalerie. La cavalerie était commandée par M. de Gourmay ; les ducs du Maine et de Choiseul en faisait partie.

Le 30 juin, la cavalerie française eut un fort engagement avec la cavalerie ennemie, entre Fleurus, Wangenies et Lambusart. Après avoir refoulé l'ennemi sur Wangenies, elle campa sur le champs de bataille. M. de Gourmay y fut tué. On a tout lieu de croire que dans les environs du camp Dandois, appelé alors le camp de César.

Le lendemain, le 1 juillet, eut lieu la célèbre bataille de Fleurus

L'infanterie française partir de son camp de Velaine et traversa la plaine située entre Fleurus et Ligny qui fut elle-même immortalisée 193 ans plus tard par la victoire de Napoléon Ier sur les Prussiens. Elle alla prendre position en avant de Fleurus, sur la grande plaine du côté des fermes de Chassart, ayant à sa droite à Saint-Amand, sa gauche à Wangenies, Fleurus en arrière centre. Les alliés lui faisaient face, ayant leur droite à Saint-Fiacre, leur gauche à Wagnelée, leur centre aux fermes de Chassart.

Les deux armées étaient à peu près égales en nombre. Cependant, les Français avaient un peu plus de cavalerie. La bataille fut très meurtrière. Les Français y furent victorieux. Les alliés y eurent 6.000 hommes de tués et blessés. On leur fit 8.000 prisonniers, et on leur prit 200 drapeaux et tout leur matériel. Les français y perdirent 3 à 4.000 hommes tués et blessés. Les alliés se retirèrent vers Charleroi et Nivelles. Les français couchèrent sur le champs de bataille et retournèrent le lendemain à leur camps de Velaine. Cette victoire assura la conquête des Flandres à la France.

BATAILLE DE FLEURUS DU 16 AU 26 JUIN 1794 (28 PRAIRIAL AU 8 MESSIDOR) ENTRE LES FRANÇAIS ET LES AUTRICHIENS

L'armée française avait essuyé trois revers devant Charleroi, dont elle faisait le siège. Le général Jourdan venait d'arriver au moment où les Français repassaient la Sambre. Il changea leur organisation et les mena de nouveau devant l'ennemi, en entourant Charleroi. Le général Kléber occupait la gauche, qui s'étendait jusqu'Orchies et Trazegnies. Le général Morlot était au centre à Gosselies. Championnet tenait entre Heppignies et Wangenies, tandis que Lefèvre était à Fleurus et à Lambusart.

Le 28 prairial (16 juin), les troupes autrichiennes sous les ordres du prince de Saxe Cobourg, divisées en quatre colonnes, pénétrèrent dans le bois du Campinaire, que défendait Marceau. Ils enlevaient Fleurus, Heppignies, et faisaient reculer Morlot de Pont à Mignelou à Gosselies, quand Jourdan arrêta le mouvement par des charges de cavalerie. Les Français semblaient être

vainqueurs, lorsque le prince d'Orange, rétablit les positions autrichiennes, prit l'offensive et fit repasser la Sambre aux Français, pour la quatrième fois.

Jourdan la repassa à nouveau et fit une démonstration énergique contre Charleroi. Saint Just, qui é »tait au quartier général, refusa de parlementer, et la place se rendit, sans que les Autrichiens du dehors en eussent connaissance.

Le lendemain (26 juin, 8 messidor) eut lieu la grande bataille. On se battait à Heppignies, à Wangenies, surtout à Lambusart, où Marceau fit des prodiges de valeur. Là eut lieu, d'après tous les auteurs, le combat le plus acharné des guerres républicaines. Le camp brûlait, ainsi que les grains sous les pieds des soldats. A l'incendie se joignait la fusillade à bout portant. Enfin, es républicains restèrent maîtres du champs de bataille.

Chaque armée avait 80.000 hommes sous les armes. On appela cette journée bataille de Fleurus, en souvenir de celle qui avait eu lieu sous Louis XIV, quoique cette petite ville y eût joué un faible rôle.

Cette affaire décida la retraite des Autrichiens, et le 10 juillet suivant les Français faisaient leur entrée à Bruxelles. Ce fut pendant cette bataille que les Français firent usage pour la première fois d'un ballon captif. Dans la nacelle se trouvaient plusieurs officiers d'examiner les positions ennemies.

BATAILLE DE LIGNY DONNEE LE 16 JUN 1815.

Sur les plaines de Fleurus, par Napoléon Ier et les Prussiens commandés par le général Blucher.

Napoléon, revenu de l'île d'Elbe et porté en triomphe aux Tuileries par les Français mécontents et fatigués de la branche aînée des Bourbons, avait aussitôt réorganisé l'armée française. Les alliés occupaient la Belgique. Les Prussiens étaient cantonnés entre Charleroi et Namur ; les Anglais, les Brunswickois, les Belges, etc, étaient dans les environ de Bruxelles. Le 14 juin, Napoléon passa la Sambre à Charleroi, refoulant les Prussiens devant lui. Dans la soirée, les Prussiens se retiraient de Fleurus. Le (15 sic) 16, de grand matin, les Français y entraient. Les Prussiens avaient pris position au delà de Fleurus, ayant leur gauche à Sombreffe, leur droite à Saint Amand, leur centre à Ligny ; leurs réserves se trouvaient au moulin de Bry.

L'armée française se mit en bataille vers dix heures du matin. Napoléon s'était placé sur la plate-forme du moulin Naveau, dominant de là tout le champ de bataille. Les régiments français défilaient devant lui, aux cris mille fois répétés de vive l'Empereur ! A ses côtés se trouvait le géomètre Simon de Fleurus, prêt à lui donner les renseignements sur les localités. Vers 10 heures et demie le canon annonça le commencement de la bataille : 180000 Français et Prussiens allaient s'entre-tuer. Le vieux château de Ligny, centre des Prussiens, résista longtemps aux attaques des Français. Le cimetière de Saint Amand fut pris et repris trois fois. Vers 1 heure, l'Empereur se porta avec son état-major près de la tombe de Ligny, à quelques mètres du village. Les boulets et les balles sifflaient autour de lui. Simon eut peur.

L'Empereur le rassura. On se battait dans Ligny d'homme à homme. Chaque maison était un champ de bataille. Vers 4 heures, l'Empereur entra dans le village. Deux coups de canon chargés à mitraille firent une trouée dans son état-major. C'est en ce moment suprême que la garde se précipita comme un torrent sur l'ennemi.

Le piétinement des chevaux, les clameurs des soldats, le son des trompettes, le bruit des tambours, la fusillade, la canonnade faisaient un vacarme épouvantable. On aurait cru que la terre tremblait. C'était un spectacle grandiose et effrayant. Nulle puissance humaine n'aurait pu s'opposer à cette ardeur guerrière appelée la furie française. Les Prussiens durent céder le terrain, pas à pas, avec un courage digne d'un meilleur sort. Chaque étape était marquée par des monceaux de cadavres. Des bataillons entiers étaient couchés sur la terre, rangés comme s'ils avaient encore été sous les armes.

Le soir, toute l'armée prussienne était en retraite vers Gembloux. L'empereur revint coucher à Fleurus, dans le château du chevalier de Paul. Le lendemain, il partit pour Waterloo ! Après la bataille, Fleurus devint un hôpital. L'église et les principales maisons étaient remplies de blessés. Les habitants les soignèrent avec tous les égards possibles, sans distinction de nationalité. Tous les jours, on enterrait plus de cent cadavres.

Après la bataille de Waterloo, les alliés envahirent la France ; Louis XVIII monta sur le trône. La Belgique et la Hollande furent réunies, et le royaume des Pays-Bas fut créé.

Le drapeau souvenir de 1830



Voici une photo du drapeau cité en page 12. Ce drapeau est actuellement conservé à Fleurus, place Ferrer, ancien hôtel de ville, salle du premier étage.



Tombe de la famille Fichet dans le premier cimetière à Fleurus



Tombe de François Martougin dans le premier cimetière à Fleurus